

Draguignan, le 25 février 1966

Mon cher Marcel,

Le beau temps, du moins, est revenu, grâce au mistral qui disperse les nuages. Il souffle un peu fort aujourd'hui, mais je l'aime infiniment mieux que les pluies que nous avons eues et qui m'ont beaucoup étonnée. Je n'imaginai pas du tout la Provence sombre et sous la pluie.

À dire vrai, je ne sais que te dire de la vie en France — ce que j'en ai vu, qui est peu de chose malgré tout. J'éprouve une certaine déception, mais est-elle due à moi-même ou au pays? Aux deux peut-être. C'est difficile à dire. Parfois il me semble que certaines choses que nous aimions en France, surtout peut-être une joie, un art de vivre, sont en voie de disparaître ici comme ailleurs, alors que d'autres choses pour lesquelles nous n'aimions pas tellement la France, sont, elles, en train de s'affermir de plus en plus. Cela sent l'urine un peu partout, il me semble. On se fait souvent répondre avec rudesse ou manque de politesse. Le service, souvent, est d'une lenteur désespérante. Il y a un parti pris anti-américain, tout à fait injuste et déplaisant. C'est à se demander si de Gaulle est bon pour les Français. Il est peut-être l'homme qu'il faut à la France pour sa grandeur comme pays, dans l'histoire, mais pour les Français eux-mêmes, je me demande parfois s'il ne leur est pas fatal, renforçant leur sentiment de supériorité et de mépris envers les autres. Ceci dit, il reste bien du charme en Provence, surtout quand le soleil se montre et que les arbres fleurissent. Je ne sais tout de même pas si je dois oui ou non t'encourager à venir. Pour moi ça n'a pas tellement d'importance que ce voyage me déçoive quelque peu, mais je serais navrée que tu ne trouves pas en France le repos et la joie que tu en escomptes. Évidemment, je vais espérer que Paula pourrait peut-être voyager un peu avec nous, prendre le volant à l'occasion, mais je pense qu'il ne pourra en être question. Même si nous arrivions à placer Monique pour quelques semaines, comme nous l'espérons, Paula est déjà trop bouleversée et usée par des mois d'angoisse pour redevenir avant longtemps ce qu'elle a été. Bien sûr, leurs peines ont déteint sur moi et c'est peut-être ce qui me fait porter sur les choses un coup d'oeil plutôt pessimiste. En tout cas, je te soumetts la chose, selon ce qui te semblera le mieux; ou bien tu reviens me trouver comme convenu à la fin de mars si possible, nous louons une auto et rayonnons nous deux, seuls, tranquillement, par des petites routes paisibles. Ou bien tu gardes ton mois de vacances pour cet été — si dans le fond de ton coeur, c'est ce que tu préfères — et nous le passons à Petite-Rivière s'il fait beau, ou nous allons ailleurs chercher du soleil; puis, à l'automne ou à l'hiver prochain, nous irons vers la vraie chaleur, au Mexique ou dans le Sud. En ce cas-là, je reviendrai moi-même dans deux ou trois semaines.

Pour ce qui est des renseignements à prendre chez Claude Michel, si tu ne peux l'atteindre lui-même, son associé M. Jasmin, ou même la secrétaire de Michel, qui est tout à fait au courant, sauront tout aussi bien te renseigner.

Je vais à Nice demain avec Jeanne Klein, pour y passer deux ou trois jours. De

retour, je te dirai ce qui en est et si les hôtels là me paraissent plus agréables. De ton côté, tâche de m'écrire immédiatement afin que je puisse dès la semaine prochaine envisager une décision dans un sens ou l'autre. Un exemple de petites choses qui enragent: depuis dix jours j'ai demandé chez Flammarion de me faire tenir les fonds qu'ils ont à mon crédit: réponse immédiate qu'ils faisaient le nécessaire pour que leur banque avise la mienne que... Et j'attends encore, tout ce temps dépensant des dollars!

Peut-être Nice va-t-il me reconforter. Je le souhaite car en dépit du bien beau temps d'aujourd'hui je me sens un peu en rogne. Les Bougearel t'envoient mille bonnes choses. Je viens de recevoir une bonne longue lettre aimante et tellement agréable de M. Chassé. Quelle tragédie que celle du Bois de Coulonges. Je t'embrasse tendrement.

Gabrielle